

—Non, car c'était un ouvrier d'une intelligence rare et d'une conduite irréprochable.

—Alors ?

—Il avait, disait-il, trouvé des conditions beaucoup plus avantageuses.

—Mais il devait de l'argent à M. Jussieu, il me semble ?...

—Sa prime d'engagement et des avances ? Oui, mais il a tout remboursé avant son départ.

—Il avait donc des ressources ?

—Il peut avoir mis quelque chose de côté depuis qu'il était ici. Ses journées étaient assez fortes et il ne dépensait rien. Cependant la vie est chère.

—Ah !...

—D'un autre côté, son nouveau patron qui tenait beaucoup à l'avoir, a pu lui avancer les sommes nécessaires pour le faire se libérer ici.

—Connaissez-vous l'adresse et le nom de ce patron ?

—Je puis vous le dire, monsieur.

Et le caissier s'étant levé prit plusieurs registres les uns après les autres, les feuilleta et au bout de quelques secondes dit :

—Eugène Gages est entré chez M. Handerson, rue du Murier, 104.

—Merci, monsieur. Mais avant de me remettre en relations avec mon ancien contremaître, pourriez-vous me donner quelques renseignements sur son compte ?

—Bien volontiers.

—Quelle vie a-t-il menée ici ? Le voyage, le changement d'habitudes ne l'ont-ils pas dérangé ? Est-il demeuré sérieux, travailleur, exact ?

—Absolument, monsieur, Eugène Gages, tout le temps qu'il est resté chez nous, n'a point fait de connaissances. Il arrivait le premier à l'usine et en partait le dernier. Il ne parlait jamais, paraissait en proie à une préoccupation profonde, et était d'une tristesse poignante. Le bruit courait qu'il avait perdu en France, une femme qu'il adorait, et qu'il ne pouvait s'en consoler. En dehors de sa préoccupation et de son mutisme, sa conduite a été irréprochable.

—Vous ne l'avez point revu depuis qu'il a quitté l'usine ?

—Non, monsieur. Je sors peu, et comme j'ai été chargé d'une partie de la liquidation, je travaille, ici, le soir fort tard.

Pierre salua, et ayant donné à Abraham l'adresse de la maison Handerson, rue du Murier, la voiture repartit dans cette direction.

Un Américain au teint de brique, aux longs favoris acajou et au visage impassible, le reçut.

—M. Handerson ? demanda Pierre.

—C'est moi, oh yes !... indeed.

M. de Sauves s'excusa de ne pas se faire présenter et ouvrant son portefeuille il en tira sa carte d'abord, puis la lettre de recommandation donnée par la maison américaine de Paris pour M. Jussieu.

Il ne dit point à M. Handerson qu'il cherchait à reprendre un ouvrier qui peut être était utile à l'Américain, il demanda seulement à le voir, s'étant attaché à lui, disait-il, durant le séjour qu'Eugène avait fait à l'usine de la rue de Belleville.

M. Handerson comprenait admirablement le français, et tout en le parlant mal, s'exprimait cependant d'une façon assez claire.

Peu à peu, en écoutant les explications de M. de Sauves, son visage froid avait revêtu, peut-être malgré lui, l'expression d'un attendrissement assez intense pour sauter aux yeux du frère d'Adèle.

—Mon Dieu ! s'écria involontairement celui-ci, qu'y a-t-il encore ?...

—Un bien grand malheur, monsieur, répondit l'autre. Oh ! yes, indeed !...

—Lequel ? vous me faites peur.

L'Américain eut un geste qui semblait dire : C'est ainsi, et plus impassible, continua :

—Il y a quelques jours on faisait des expériences sur un produit nouveau, la maladie d'un ouvrier avait laissé ouvert un robinet à gaz. Une détonation affreuse a eu lieu, tout un côté de l'usine où étaient emmagasinés des pétroles et des essences a pris feu. Un incendie considérable s'est déclaré : il a duré vingt heures. Quand on a été maître du feu, cinq ouvriers manquaient à l'appel. Eugène Gages était du nombre.

—Quelle fatalité ! murmura Pierre de Sauves atterré.

Puis au bout de quelques instants, reprenant possession de lui-même.

—A-t-on retrouvé les corps ? demanda-t-il à M. Handerson.

—Deux entiers, et reconnaissables malgré leur état de carbonisation presque complète. Les autres n'étaient que des débris informes.

—Eugène Gages était-il de ceux que vous avez reconnus ?

—Non, monsieur.

—Alors, vous n'êtes pas absolument sûr qu'il soit l'une des victimes de votre incendie.

—L'Américain, que rien cependant n'étonnait par caractère et par tempérament, regarda M. de Sauves.

—Pardonnez-moi, dit-il, je ne comprends pas, vous...

—Je vais mieux m'expliquer. Puisque dans les deux seuls ouvriers dont on a pu constater l'identité, il n'y avait pas Eugène Gages, ce malheureux a quelque chance d'avoir échappé à la mort.

—Mais alors où serait-il ?

—Je ne le sais pas, il peut être allé chercher fortune ailleurs.

—Sans me prévenir, lorsqu'il est venu chez moi volontairement, et que rien ne l'obligeait à y rester ?... Ce n'est pas probable.

—Vous n'avez donc pas payé son dédit chez M. Jussieu ?

—Je n'ai rien payé du tout, et il ne m'a rien demandé.

—M. Jussieu, lui avait cependant, en France, fait des avances assez considérables, par l'intermédiaire d'un correspondant installé à Paris.

—C'est possible, mais il a dû les rembourser lui-même ; lorsqu'il est venu me demander d'entrer chez moi, son livret d'ouvrier portait un *exeat* écrit de la main même de M. Jussieu, et à la suite, il y avait un certificat excellent sous tous les rapports.

Le visage de M. de Sauves avait revêtu les traces d'une préoccupation profonde.

Eugène Gages avait-il véritablement trouvé la mort dans l'incendie de l'usine, ou bien avait-il profité de cette chance extraordinaire pour faire perdre ses traces et abandonner une personnalité qui lui pesait ?...

Quel problème mystérieux pour l'ingénieur et qui pourrait l'aider à en avoir la clef ?

Evidemment ce n'était pas M. Handerson qui n'en soupçonnait pas le premier mot.

Il le remercia et le quitta.

En un calcul rapide, en allant de chez M. Jussieu à la rue du Murier, il s'était rendu compte que pour avoir remboursé son premier patron avec ses seules économies, Eugène Gages n'eût dû ni manger, ni boire, ni payer de loyer.

Or au prix où étaient les denrées et les logements, en vivant avec la plus stricte économie, sans acheter un vêtement ni une paire de chaussures, à peine, dans les six mois écoulés depuis son arrivée, l'ouvrier avait-il pu mettre cinq cents francs de côté.

Il en avait payé quinze cents.

Où avait-il pris le surplus, pour aller se présenter chez M. Handerson ?...

Si Eugène Gages avait eu la suprême intelligence de s'engager à Paris afin de justifier des ressources qu'il laissait à sa fille... s'il s'était conduit en Amérique comme un ouvrier sans le sou, tout le temps qu'avait duré le procès de Pierre de Sauves, il avait pour la première fois touché aux trente-huit mille francs volés quand il s'était agi de se libérer vis-à-vis de M. Jussieu.

Et maintenant que la police française ne devait plus avoir l'œil sur lui, en supposant que quelqu'un ait jamais eu des soupçons sur son compte ; maintenant que par l'acquiescement de Pierre de Sauves, l'affaire de l'assassinat de Georges était classée, c'est-à-dire à jamais enterrée ; maintenant que tout le tapage fait autour du crime était calmé, apaisé, fini, Eugène avait songé à reprendre sa liberté et à jouir en paix du fruit de son action abominable.

Mais comme c'était un garçon aux facultés remarquables, il s'était arrangé pour faire croire à sa mort, pour laisser dans le néant d'une catastrophe, dans les cendres insondables d'un incendie, le nom et l'état civil qui eussent pu peut-être plus tard être encore un danger pour lui... le hasard est si grand !...

Pierre se disait tout cela.

Et à mesure qu'il réfléchissait, sa conviction se faisait.

Même au consulat de France, devant l'acte mortuaire d'Eugène Gages, ouvrier mécanicien, sa croyance intime se fortifia, s'ancrea en lui : l'assassin de Georges vivait...

—Avait-il allumé l'incendie de ses mains, afin de servir un plan habilement combiné ?

En avait-il simplement profité ?

Que faisait cela à Pierre ?

Non, Eugène n'était pas mort. Et l'homme au chapeau de paille s'enfuyant devant lui apparaissait sans cesse à ses regards, ainsi qu'un fantôme tragique la fatalité des choses, et peut-être aussi la justice souveraine de Dieu, lui avait laissé entrevoir afin que le désespoir de la vengeance à jamais perdue n'entrât pas en son âme.

Par acquit de conscience, il courut à Philadelphie en tous sens ; il eut vite appris la topographie très simple de cette vaste cité, bâtie en damier d'une régularité parfaite, et tantôt à pied, afin d'être plus libre, soit tout seul, soit avec Abraham, tantôt en voiture, il alla de tous les côtés, cherchant partout, sondant les quartiers, même les plus infects, même le *Mozamersing*, où se passent de si étranges scènes de pugilat, de vol et d'assassinat, et où nul ne s'aventure le soir, à moins d'être lui-même un bantit et un assassin de profession.

Non : Pierre vit là d'étranges mœurs, il assista à des incidents et des épisodes d'un autre âge, d'un autre monde, mais nul part il ne découvrit celui qu'il cherchait.

Dans le milieu des usines et des manufactures, que son titre de négociant français ne tarda pas à lui ouvrir, il ne fut pas plus heureux.

Après un mois d'efforts et de recherches incessantes, il renonça à ses perquisitions et repartit pour la France, après avoir tout simplement pris la date de l'incendie qui avait eu lieu chez M. Handerson : 14 septembre 1869.

#### V.—LA LETTRE POSTHUME

En arrivant en France, Pierre de Sauves, sans parler de ses soupçons à Adèle encore moins de l'homme au chapeau de paille, entrevu à Philadelphie lui raconta la catastrophe de chez Handerson, et lui remit la copie de l'acte mortuaire d'Eugène Gages, relevé par lui au consulat français.

Un instant la jeune femme tint le papier dans ses mains, les yeux troublés, les lèvres tremblantes, la gorge serrée :

—Ainsi, dit-elle tout à coup, on affirme qu'il y a une justice divine, et voilà un individu qui a tué Georges, qui est cause que tu as été soupçonné, accusé, emprisonné, toi, l'honneur même, et ce misérable assassin est mort dans un accident, subitement, sans appréhension, sans torture, peut-être sans douleur !... Est-ce équitable, cela, Dieu du ciel !

Elle fit craquer tous ses doigts dans une sorte de convulsion nerveuse, et froissa le papier dans ses mains, tandis qu'elle retombait en arrière, plus blanche qu'une morte.

Ce fut Suzanne qui la reçut dans ses bras.

—Non, dit-elle, vous vous trompez. Eugène Gages n'est pas mort. Tous ces jours-ci, j'ai rêvé que je le revoyais, il fuyait, il avait peur !... Non, un pressentiment qui ne ment pas me dit qu'il vit toujours.

Pierre la regardait très pâle, toute changée, un large cercle de bistre estompant ses yeux jadis si rieurs, avec quelque chose de tragique dans la figure, quelque chose qui n'y était pas autrefois, et qui raffinait étrangement sa piquante beauté de Parisienne.

Il ne parlait point, mais il était saisi plus qu'il ne pouvait le dire des pensées qui naissaient en la jeune fille, et qu'il devinait au feu de ses prunelles, se développant, grandissant peu à peu, comme elles s'étaient développées et avaient grandi en lui.

—Mais cet extrait mortuaire ! s'écria Adèle en froissant de nouveau le papier que lui avait donné Pierre. C'est une preuve cela !...

—Un incendie !... murmura Suzanne. Qui peut reconnaître dans un corps carbonisé, peut-être même dans des débris épars, un individu qui ne vous était même pas familier !...